

JOURNEES INTERDOCTORALES DE PHILOSOPHIE

Jeudi 4 mai 2017

Maison des Sciences de l'Homme, 6 Esplanade Erasme, Dijon

10h00–10h45 :

Célia CARETTE (Ecole doctorale SEPT, Université de Bourgogne)
La figure du bourreau dans la justice transitionnelle.

10h45-11h30 :

Martine EGGENSPILLER (Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)
*La famille et le politique,
Essai de comparaison critique de la notion de famille chez Hegel et Tocqueville*

11h30 –12h15 :

Baptiste LE BIHAN (Université de Genève)
Une défense de l'éternité atemporelle

12h30-14h00 : déjeuner

14h-14h45 :

Steve HUMBERT-DROZ (Université de Fribourg)
Rêve ta vie en couleurs – l'imagination et ses modes

14h45-15h30 :

Mathieu FONTAINE (Ecole doctorale SEPT, Université de Bourgogne)
Foucault et Nietzsche : le problème de la résistance

15h30-15h45 : pause

15h45-16h30 :

Marie BAGI (Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)
L'émergence de la femme artiste : de Camille Claudel à Louise Bourgeois

16h30-17h15 :

Tobias ANDRE (Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)
Traverser les possibles, explorer les limites : Georges Bataille aux extrêmes

Journées organisées par :

Jiri BENOVSKY (Université de Fribourg, Programme doctoral romand en philosophie)

Pierre GUENANCIA (Centre Georges Chevrier UMR 5605, Université de Bourgogne)

Thierry MARTIN (Logiques de l'agir EA 2274, Université de Franche-Comté)

Contact : Ludovic JEANNIN (Ecole doctorale LETS, Université de Franche-Comté), ljeannin@univ-fcomte.fr

JOURNEES INTERDOCTORALES DE PHILOSOPHIE

RESUMES DES INTERVENTIONS

Célia CARETTE

(Ecole doctorale SEPT, Université de Bourgogne)

La figure du bourreau dans la justice transitionnelle.

Demander justice, c'est affirmer la nécessité du jugement et de la condamnation. Il faut punir les criminels, les bourreaux. En un sens, il s'agit bien de mettre fin : de hâter la paix et d'en finir avec l'impunité de ceux qui ont commis des massacres de masse. Mais ne peut-on pas interpréter cette revendication comme un espoir d'oubli ou pour être plus précis comme le symptôme d'une mémoire sélective ? En effet, si les victimes peuvent dire, les criminels, à qui l'on demande de rendre des comptes, peuvent-ils vraiment tout dire ? La construction de la mémoire se fait par un oubli qui n'est pas lié au temps mais à la question du « qui ». Certaines paroles méritent d'être entendues et sauvegardées et d'autres ne doivent pas survivre. La vérité ici n'est pas, par elle-même, suffisante pour accorder son assentiment à une parole. Le dire, le récit du bourreau reste en effet soumis à condition.

Martine EGGENSPILLER

(Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)

La famille et le politique,

Essai de comparaison critique de la notion de famille chez Hegel et Tocqueville

Au XIX^e siècle, la famille moderne est en place. On parle alors de famille nucléaire qui ne compte plus en son sein que les parents et les enfants. C'est cette famille nucléaire qui est prise en considération tant par Hegel (*Principes de la philosophie du droit*) que par Tocqueville (*De la démocratie en Amérique*). Au sein de cette nouvelle famille on peut remarquer un resserrement des liens affectifs entre les parents et les enfants et entre les enfants eux-mêmes, qui va de pair avec une indépendance grandissante des personnes les unes à l'égard des autres. Se fait jour alors une dynamique de libération des individus en lien avec la liberté à l'œuvre dans le politique tel que Hegel et Tocqueville le décrivent. Pour autant, cette libération n'est pas de même nature chez l'un et l'autre auteur : ontologique voire métaphysique chez Hegel, elle est individuelle, politique et sociale chez Tocqueville. Cette liberté de nature différente est issue d'une influence du politique sur la famille. Il s'agira dès lors de mettre en lumière l'imbrication intime entre le politique et les relations en jeu au sein de la famille.

Baptiste LE BIHAN

(Université de Genève)

Une défense de l'éternité atemporelle

L'éternalisme est la thèse selon laquelle les entités passées, présentes et futures existent tout autant. Elle s'oppose à deux conceptions alternatives: le présentisme, énonçant que seules les entités présentes existent, et le non-futurisme, thèse selon laquelle seules les entités passées et présentes existent. L'éternalisme implique une forme exotique d'éternité : toute entité, aussi éphémère soit-elle et quelle que soit sa localisation dans le temps, existe relativement à toute autre localisation temporelle. Je

défendrai l'éternalisme en montrant les limites du présentisme et du non-futurisme. Le présentisme, une thèse intuitive au premier abord, doit faire face à de sévères difficultés pour expliquer les vérités à propos du passé. Quant à la thèse non-futuriste, elle prête le flan à une objection sceptique : comment savons-nous que nous sommes présents, si le passé est tout aussi réel que le présent ? Dans une seconde partie plus courte, nous examinerons brièvement de quelle manière l'éternalisme pourrait être amendé à l'aune d'une affirmation que l'on trouve sous la plume de certains physiciens, à savoir que, fondamentalement, le temps n'existe pas. La disparition du temps est-elle compatible avec la thèse éternaliste ?

Steve HUMBERT-DROZ

(Université de Fribourg)

Rêve ta vie en couleurs – l'imagination et ses modes

De simple synonyme d'images mentales (Aristote ; Descartes), le concept d'imagination a pris, depuis Hume, un nouvel essor. Désormais toutes les disciplines (arts, sciences, philosophie,...) revendiquent l'emploi d'une forme d'imagination – au point que l'on compte jusqu'à douze significations différentes du mot (Stevenson 2003).

Le but de ma thèse est d'identifier une signification particulière, et sans doute aussi première, de l'imagination en termes de modes (ou attitudes) psychologiques. Un contenu p , peut être pris par l'agent S de différentes manières : S peut croire que p , désirer que p , être heureux que p , etc. (Searle 1983) Ma question sera donc : l'imagination se réduit-elle à un/des modes préexistants ou existe-il un ou plusieurs modes propre à l'imagination, tel que S imagine que p (ou S imagine x) ?

Prenant à rebours la thèse selon laquelle pour chaque mode dit "sérieux" il existerait un équivalent imaginatif (Mulligan 1999), je défendrai qu'il y existe exactement deux modes imaginatifs :

- la quasi-perception (*perception-like imagining, phantasia*), i.e. S assigne à p/x une expérience phénoménale similaire à celle de la perception ;
- la quasi-croyance (*belief-like imagining, make-believe*), i.e. S intègre p , q et r dans un réseau de déductions et les fait siens (*hexis*) de sorte que la quasi-croyance dispose S à (i) appréhender (*to grasp*) des réponses (non-médiées) au sujet des conséquences de p , q et r et à (ii) avoir des *concerns* (*in fine* des émotions) au sujet de p , q et r .

Cette thèse rejette, *de facto*, l'existence de quasi-émotions (WALTON 1990) et de quasi-désirs (Currie & Ravenscroft 2002) pour expliquer la projection dans la fiction d'un lecteur ou la motivation à agir d'un acteur. Elle exclue également du domaine de l'imagination d'autres modes tels que la supposition. Je montrerai que, concernant les quasi-croyances, ma thèse (humienne, tournée vers la phénoménologie associée à la croyance) a l'avantage sur des approches téléologiques (Velleman 2000 ; Sinababu 2013) ou épistémiques (Currie & Ravenscroft 2002 ; Nichols & Stich 2000). Par ailleurs, ma position permet de relever le défi de l'unification des modes de l'imagination en rejoignant l'intuition de Roger Scruton (1974) selon laquelle « l'imagination est une [sous]-espèce de pensée impliquant des caractéristiques qui reproduisent la pensée telle qu'elle serait "incarnée" dans une expérience, comme le sont les imageries ou le "voir comme". Nous pourrions ainsi dire que c'est une caractéristique de l'imagination qu'elle soit responsable de ce genre d'incarnation dans l'expérience » (p. 113, ma trad., je souligne).

Mathieu FONTAINE
(Ecole doctorale SEPT, Université de Bourgogne)
Foucault et Nietzsche : le problème de la résistance

Cette intervention aura pour but de préciser le rapport critique qui lie Foucault à Nietzsche, en prenant pour fil conducteur ce qui nous semble constituer la notion essentielle de sa pensée : la résistance. Il faut d'abord insister sur l'importance de la généalogie nietzschéenne pour l'archéologue Foucault, qui entend sortir de la philosophie de la conscience ou de la dialectique sartrienne en faisant référence à une expérience tragique – celle, héritée d'écrivains nietzschéens comme Blanchot et Bataille, de l'être du langage. De ce point de vue, Nietzsche est le moyen pour Foucault de s'éloigner d'un engagement politique ou d'une résistance humaniste qui pouvaient être ceux de Sartre. Il s'agit ensuite d'insister sur l'influence décisive de Nietzsche dans le tournant « généalogique » de Foucault, lequel désaxiologise néanmoins cette méthode que le philosophe au marteau dédiait à la morale, en vue d'élaborer une nouvelle analytique du pouvoir. Mais si la résistance foucauldienne paraît ainsi dépendante de la filiation à Nietzsche, elle constitue surtout le point où Foucault ne peut plus être nietzschéen. Enfin, il faut montrer que c'est toujours dans une discussion serrée avec Nietzsche que Foucault déplace le problème de la résistance à l'intérieur de la subjectivité ou de la subjectivation. S'orientant alors vers une généalogie de l'éthique et orientant son travail vers une résistance comprise comme rapport à soi, Foucault évoque notamment, dans une certaine continuité avec Nietzsche, la possibilité de « faire de soi une œuvre d'art ».

Marie BAGI
(Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)
L'émergence de la femme artiste : de Camille Claudel à Louise Bourgeois

A la question *Voyez-vous l'art comme un monde d'homme ?* Louise Bourgeois répond *Oui, c'est un monde où les hommes et les femmes essaient de satisfaire le pouvoir des hommes* (*Arte Video*, film de Camille Guichard, 2008). C'est ainsi qu'elle fait le constat du peu de présence et de reconnaissance de la femme dans l'histoire de l'art. Ce n'est que depuis les années soixante-dix que des historiennes de l'art, comme Linda Nochlin, attribuent à la femme sa juste place au sein du monde de l'art. Elles tentent de poser les conditions de ce qui pourrait être un art féminin. La question que Nochlin avait lancée en 1971 dans la revue *Artnews* suscita une polémique au sein de l'histoire de l'art : « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grandes artistes femmes ? ». Elle s'était intéressée à la création artistique féminine cherchant à comprendre pourquoi il y avait si peu de femmes artistes. Se demandant si un « génie féminin » pouvait exister. Aurait-il été exclu jusqu'à aujourd'hui ? (L. Nochlin, *Femmes, Art et pouvoir, et autres essais*, Paris : Chambon, 1993). Nous faut-il poser l'hypothèse que la femme est plus encline à créer la vie plutôt qu'une œuvre d'art, au contraire de l'homme ? Nous allons tenter d'esquisser quelques pistes autour de la création féminine, ses enjeux et ses prérequis. Comme, par exemple, pourquoi ses qualités artistiques n'ont pas été admises et reconnues. Pour cela, nous nous appuierons sur la figure de deux femmes artistes dont l'art fut reconnu tardivement. Il s'agit de Camille Claudel (1864-1943) et Louise Bourgeois (1911-2010). Nous parcourons leur éclosion artistique à partir de balises biographiques, éventuellement connectées au discours psychanalytique.

A travers la période contemporaine, qui est celle de ces deux artistes, nous suivrons chaque étape parcourue par la femme artiste afin d'être reconnue à une époque où l'art des femmes n'est pas pris au sérieux. Car, si nous regardons la position de la femme, nous pourrions constater que cette dernière fut conditionnée en ce qui concerne la pratique artistique. Ce qui nous intéresse donc, c'est de comprendre où la femme se positionne dans le monde de l'art, pourquoi a-t-elle été reconnue aussi tardivement ainsi que la notion du genre dans l'œuvre en général. Partant de ces trois points essentiels, nous verrons les thèmes principaux que les femmes utilisent dans leurs œuvres tels que la violence, la sexualité, le rapport avec le sexe opposé et le monde qui les entoure.

Tobias ANDRE

(Logiques de l'agir, Université de Bourgogne Franche-Comté)

Traverser les possibles, explorer les limites : Georges Bataille aux extrêmes

Chez Bataille, la volonté individuelle est à la croisée des chemins. Economie dépensière, introspection érotique et communauté de solitudes alimentent un système athéologique. Faisant tendre ces éléments à leurs limites, les questions sont ouvertes. Ce mouvement total où l'être tend vers sa limite, outrepassant la morale comme on enjambe une barrière, niant la barrière mais sans la retirer du paysage conceptuel. La négativité est mise en action, et remise en question dans le même mouvement : marchant dans le sillon de Hegel, Bataille reprend pour son système athéologique les pierres du dialecticien. Enjamber les barrières légales figurant l'interdit revient à transgresser des règles fixant un cadre moral aux activités humaines. L'être est, pour Bataille, motivé par un érotisme fondamental dont les intentions sont d'abord du ressort de ce que l'on a en soi : la transgression prendrait une justification érotique et des couleurs particulières pour une réflexion philosophique ne cherchant pas à banaliser le mal, mais à se demander où placer la frontière avec ce qui ne l'est pas.

Dépense, érotisme, transgression d'interdits sont des éléments forts de la pensée philosophique de Bataille, à mi-chemin entre une pensée politique, existentialiste, économique et sociale. Un point-milieu qu'il convient de présenter et d'éclaircir face à un public provenant d'horizons variés, pour qui cette architecture de pensée peut éveiller la curiosité.